

Image et Américanisation du monde dans *Civilisation, comment nous sommes devenus américains* de Régis Debray

Image and Americanization of the World in *Civilization, How We Became American* by Régis Debray

Brahim Mouradi
mouradibrahim230@gmail.com
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah
Fez, Morocco
ORCID iD [0009-0006-1341-8504](https://orcid.org/0009-0006-1341-8504)

DOI [10.34623/vt55-cd98](https://doi.org/10.34623/vt55-cd98)

Received 2023-12-27
Accepted 2024-02-27
Published 2024-02-29

Comment citer et licence

Mouradi, B. (2024). Image et Américanisation du monde dans *Civilisation, comment nous sommes devenus américains* de Régis Debray. *Rotura – Revista de Comunicação, Cultura e Artes*, 4(1). Consulté à l'adresse <https://publicacoes.ciac.pt/index.php/rotura/article/view/227>

Ce travail est disponible sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Résumé

Cette contribution s'offre pour objectif l'analyse du phénomène de l'américanisation du monde à travers le livre *Civilisation, comment nous sommes devenus américains*, du philosophe français Régis Debray. Le livre en question présente une analyse fine des événements, des modifications et des métamorphoses profondes qui ont touché à notre monde d'après les deux guerres mondiales. Dès lors, le monde d'auparavant ne ressemble plus en aucun trait à celui de notre temps. Tout y est modifié et renversé. Les valeurs anciennes ne se transmettent plus, ne circulent plus, n'impressionnent plus. Une nouvelle civilisation vient d'annoncer sa dominance du monde moyennant tant d'outils, et par conséquent, la civilisation ancienne (européenne) lui cède la voie. Toute la mémoire de l'humanité qui était bien construite via le processus de la transmission s'affaiblit, s'anéantit et commence à disparaître. Personne d'entre nous maintenant, toujours selon le même philosophe, ne pense à son passé, ne se soucie de ses origines, de sa mémoire et de son identité. La nouvelle civilisation efface le passé de l'humanité et s'apprête à le remplacer par le présent, et rien que le présent. On assiste, de file en aiguille, à une humanité perdant ses jalons, ses pères et ses repères. Elle a perdu son âme, selon l'expression du philosophe iranien Daryush Shayegan «le monde moderne a perdu son âme» (Shayegan, 2001).

Mots-clés

Civilisation · Américanisation · Médiologie · Identité · Culture · Image

Abstract

This contribution aims at analyzing the phenomenon of the Americanization of the world expressed in the book *Civilization, How We All Became American*, by the French philosopher Régis Debray. This book in question presents a detailed analysis of the events, modifications and profound metamorphoses that have affected our world after the two world wars. Therefore, the world of yesteryear holds no resemblance to that of our time. Everything in it has changed and has reversed. Old values are no longer transmitted, no longer circulate, no longer impress. A new civilization has just declared its dominance of the world with so many tools, and therefore the old (European) civilization gives way to it. All the memory of humanity that was well built through the process of transmission weakens, fades and begins to disappear. None of us now, still according to the same philosopher, think about their past, care about their origins, their memory and their identity. The new civilization erases the past of humanity and is about to replace it with the present, and nothing but the present. We are witnessing, as a result, a humanity losing its milestones, its fathers and its landmarks. She lost her soul, as expressed by the Iranian philosopher Daryush Shayegan “the modern world has lost its soul” (Shayegan, 2001).

Keywords

Civilization · Americanization · Mediology · Identity · Culture, Image

1. Introduction

Au lendemain de la première guerre mondiale, le monde entier commença à perdre sa boussole. De profonds changements touchèrent tous les continents. De nouvelles forces mondiales naquirent. D'autres disparurent. Le monde changea de visage, de paysage, d'image et de langage. Rien n'est constant, dès lors.

Le philosophe Français Régis Debray mena une réflexion profonde sur ces changements qui ont bouleversé le monde à bien des égards. Dans *Civilisation*, le philosophe de la médiologie présente le nouveau monde, manifestement si différent de l'ancien, et commandé, cette fois-ci, par les Etats-Unis d'Amérique, pour la première fois. La Civilisation-monde n'est plus européenne comme jadis, n'est plus civilisation-Rome

comme le philosophe aimait l'appeler. L'Amérique apparut immédiatement aux dépens d'une Europe en décadence. Ils menèrent le monde vers le développement, le progrès, le bonheur et la prospérité.

La Civilisation-Rome était, pour les autres Etats du monde, vaincue, déchu, porte-malheur, symbole des crises, des colonisations, des violences... et dès lors l'Amérique était mise en relief en tant que civilisation salvatrice. Le nouveau monde, de sa part, trouve le moment fatidique pour construire un monde nouveau. Le monde, selon Debray, ne se commande, à travers toute l'histoire de l'humanité, que par une seule civilisation, et puisque la civilisation européenne est en train d'agoniser, l'Amérique apparut comme pouvant assumer le rôle de la direction du monde. Le vieux continent devient vraiment vieux et doit partant disparaître et se déclinier sous la forme de cultures et non plus de civilisation. Seule la civilisation américaine est capable maintenant de gouverner le monde.

A travers autant de moyens dont l'image, l'économie, la technologie, la puissance militaire..., les américains ont pu être apostés en vedette par leurs nouvelles valeurs, leur nouvelle vision de construction du monde, en somme, leur nouvelle civilisation. Si l'auteur de *Civilisation* entend par le concept “civilisation” un système de vie, de penser, de croire qui est mondialisé, l'Amérique tend à son tour à répandre ses valeurs et à en faire un modèle à suivre partout dans le monde. L'Américanisation dans cette perspective veut dire donc la Mondialisation. Un monde qui recèle beaucoup de mondes dont les spécificités, les différences seraient d'ores et déjà unifiées sous une seule et unique civilisation: la civilisation américaine.

Le présent article aurait pour objectif de montrer le lien existant entre l'image, les cultures et l'identité, comment l'Amérique a pu dominer le monde via tant de moyens, et quel est le rôle joué spécifiquement par l'image dans cette trame d'américanisation du monde, car le monde d'après les deux guerres mondiales a changé d'aspects, de politiques, d'identités, de cultures, et *ipso facto* de civilisation.

2. Qu'est-ce que Civilisation?

Il appert que le mot «civilisation» revêt tant de significations, on pourrait donc le considérer comme concept philosophique selon les propos du philosophe français Gille Deleuze (Deleuze & Guattari, 2005, p. 21) affirmant que tout concept est polysémique: «Il

n'y a pas de concept simple. Tout concept a des composantes, et se définit par elles. Il a donc un chiffre. C'est une multiplicité, bien que toute multiplicité ne soit pas conceptuelle».

Quand on dit civilisation, on pense directement à son contraire: la barbarie. La civilisation est le contraire de la barbarie, cette dernière voulait dire, dans un simple sens, tout ce qui est à l'état naturel, et cela concerne les personnes et les choses. Une personne barbare, une terre barbare, ou sauvage. Tout ce qui est atteint de la civilisation a une spécificité autre, une valeur ajoutée, quelque chose d'acquis. Dans son livre, *Le malaise dans la civilisation*, Sigmund Freud (2010, pp. 84-85) nous expose quelques traits de la civilisation:

«Le mot «civilisation» désigne la somme des actions et des dispositifs dans lesquels notre vie s'écarte de celle de nos ancêtres animaux et servent deux fins: protéger l'être humain contre la nature et régler les relations des hommes entre eux»

Une société civilisée est donc celle qui sort de la nature et engendre la culture. La culture est une marque parmi d'autres qui spécifie et caractérise une société civilisée. Nous entendons par culture ici tout ce qui fait sortir l'homme de la nature, de son état primitif et le rapproche de la civilisation. Plus l'homme sert sa nature, son existence, sa vie, c'est-à-dire modifie son univers, plus il devient civilisé. Le monde de la nature est celui des animaux, le monde des hommes, ceux qui travaillent leur entourage, leur vie, leur pensée... s'inscrit dans la zone de la civilisation. Ce qui caractérise de ce fait l'être humain est sa capacité de transformer sa nature en culture. Ce passage construit proprement le monde humain.

Le souci de l'être humain, son intention derrière ce passage de la nature à la culture, est le fait de protéger sa race et son espèce de la mort et de l'extinction certaine. Cela se fait via des règles, des lois, des contraintes qui freinent chez l'homme ses désirs de son ancêtre l'animal. L'homme est né naturel sans aucun archétype, sans aucune spécificité distinguant sa nature de celle de l'animal. L'homme est né rien, et grâce au fonctionnement de sa raison, il peut devenir tout. Il est cependant capable de produire la culture: promulguer des lois, régler des relations entre ses

semblables, construire des cités, produire des outils servant sa vie, etc.

La civilisation par-là est alors ce que l'homme ajoute à sa nature animale. En gros, des cultures, sachant que la culture se base sur le travail de la terre dans son sens premier. Pourtant, si la civilisation désigne en premier lieu la transformation de la nature, la production d'une vie humaine avec toutes ses caractéristiques, cela donne, partant, un mode de vie humain. Et puisque les modes de vie sont différents d'une communauté à autre, d'un pays à autre, cela donne des civilisations; plusieurs.

La différence des modes de vie engendre des rencontres entre les sociétés, les pays, les nations. Des pays civilisés se rencontrent, entrent en dialogue d'abord, se découvrent et se connaissent les uns les autres, puis passent aux conflits à cause du désir naturel humain qui aime contraindre l'autre. Sur ce point, la civilisation change de définition et de signification, car la loi de toute civilisation est de s'étendre, de coloniser et de brimer les autres. On peut utiliser ici deux mots opposés (oxymore) pour dire: civilisation barbare. Le premier désir d'une civilisation est donc de dompter la nature, le second est de dompter les autres civilisations rivales. L'expansion ou la colonisation est le propre de toute civilisation. «Civilisation impériale est une redondance» (Debray, 2017, p. 27). Une civilisation, par définition, selon Debray, est impériale, colonisatrice. Elle essaie à tout prix de diffuser ses valeurs, sa civilité et, partant, de soumettre toutes les autres civilisations du monde à sa tutelle. Aux temps d'alors, pas de civilisations rivales, il n'y a qu'une seule et unique civilisation qui gouverne le monde, les autres en sont annexes: la civilisation américaine.

La civilisation-monde, sans doute, est dès lors américaine. Les deux guerres mondiales ont redistribué les cartes, réorganisé le monde, mis chaque pays à sa juste place et, par conséquent, les américains apparaissaient comme héros salvateurs, ils incarnent une sorte d'espoir garantissant la paix du monde et de l'être humain. Les américains ne jouent seulement pas sur leur force militaire, mais aussi sur les fibres sensibles des peuples: la paix, la prospérité, le bonheur, en gros, sur tout ce qui est vital pour une vie humaine calme et digne.

«L'Armée rouge a gagné la Seconde Guerre mondiale contre le nazisme, les Etats-Unis ont gagné

la paix qui a suivi» (Debray, 2017, p. 29). L'URSS représentait une force, une puissance mondiale invincible, gigantesque, effrayante. C'était à cette époque la seule puissance qui a pu vaincre le nazisme, ce dernier qui a répandu la peur et la barbarie dans l'Europe et même partout dans le monde a levé dès lors les drapeaux blancs. Pourtant, les Etats-Unis représentent à la fois la force, la puissance et la paix mondiale. L'Amérique était vue par le reste du monde comme la seule civilisation qui est à même de rendre au monde sa stabilité et son calme. Ainsi, l'Amérique a pu coloniser le psychisme du monde et se présente comme le seul mode de vie qui mérite d'être suivi et imité par tous les pays du monde.

«Un mode de vie désirable se doit non de réprimer, mais d'imprimer et d'inventer (...) Le XX e siècle fut américain» (Debray, 2017, p. 30). Ce siècle a refait le monde autrement. Une civilisation naît, une autre meurt. On assiste ainsi à la naissance de l'Amérique et à la décadence de l'Europe. Valéry l'a déjà prévu en criant sa célèbre phrase «Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles» (Valéry, 2011, p. 26).

3. Décadence et naissance

La non-constance est la loi imposante du cosmos. De même, dans la vie humaine, rien n'est constant, tout est en mouvement perpétuel, en changement sempiternel: tout meurt, rien ne meurt, tout renaît. La formule héraclitienne la plus célèbre «vivre de mort, mourir de vie» l'explique bien, et Edgar Morin l'élucide en joutant:

«Finalement, on meurt à force de rajeunir. On meurt de vie. On peut, certes, selon la logique aristotélicienne vérifier segment à segment la formule héraclitienne: «vivre de mort» d'une part, «mourir de vie» d'autre part. Mais c'est en tant qu'énoncé global qu'elle porte en elle contradiction, paradoxe et vérité lumineuse» (Morin, 2011, p. 26).

Dans la vie, tout ce qui grandit meurt nécessairement. Avant les deux guerres mondiales, c'était la civilisation européenne qui dominait et dirigeait le monde tout entier. L'Europe était le centre du

monde, et on dirait, pour reprendre les termes du philosophe indianiste Daryush Shayegan (2001), la lumière venait de l'Europe. Cette lumière s'incarne dans les valeurs, la moralité, la philosophie, la science, le mode de vie et de pensée. Seuls les européens à l'époque se croyaient civilisés et à même de rendre le monde entier civilisé via la diffusion de leurs valeurs.

Pourtant, puisque l'Europe a atteint le summum de son progrès, selon la pensée de Hegel disant que tout apogée a une chute, toute progression, dans un moment donné, doit avoir une régression, la civilisation-Rome commence effectivement à prendre son envol au crépuscule.

«Valéry n'avait pas son diplôme de sociologie, mais pour annoncer ces imprévus avant l'heure, en ajoutant que l'Europe aspire visiblement à être gouvernée par une commission américaine, tant sa politique s'y dirige» (Debray, 2017, pp. 30-40).

Il s'avère donc que le monde de cette époque était sur le point de perdre sa démarche, sa boussole, et il a besoin de quelqu'un pour lui donner un coup de main, d'une autre force remplaçant l'ancienne civilisation européenne qui, dès lors, agonise.

Sortie de la deuxième guerre mondiale fatiguée, détruite, ruinée et abattue, L'Europe n'est plus à même d'avancer même un pas vers l'avant sans l'aide et le soutien de l'Amérique. Cette dernière, en mettant fin à la guerre de sa façon, apparaît plus jeune, plus forte et si prometteuse pour offrir un avenir fulgurant aux Etats du monde. Ainsi, la décadence et la naissance se croisent sur le chemin de la refonte d'un nouveau monde: il s'agit au précis de la plantation de l'hégémonie américaine.

3.1. Décadence de l'Europe

Tant que le continent européen était le lieu central où se déroulaient les guerres mondiales, cela l'a beaucoup ruiné et détruit. Les infrastructures étaient battues, le peuple avait subi des dégâts de différentes natures, il a même perdu l'espoir de rétablir un moment de paix et de stabilité. C'est en outre la situation qui a donné naissance, selon les critiques de la littérature, de l'art et de la philosophie, à cette tendance de pensée que l'on appelle l'absurde.

Plusieurs convictions et croyances que les peuples européens considèrent comme étant solides et iné-

branlables se sont mises en question et en cause. Dieu a délaissé l'Homme seul face à son sort, face au malheur, à la méchanceté, à une incertitude affreuse. Il est difficile dès lors de prévenir, de prévoir un avenir prometteur qui peut atténuer et apaiser sinon un tant soit peu la peur des peuples. Les Etats européens étaient au sens vrai démolis et sapés. L'armée européenne était fatiguée et lasse, l'économie en crise profonde, ce qui fragilise la force diplomatique européenne: l'Europe n'avait plus de poids ni de considération à l'échelle internationale.

«1919, traité de Versailles. Pour la première fois depuis deux siècles, le texte français d'un accord international ne fait plus foi. Le président Wilson exige une version en anglais. Le français cesse d'être la langue diplomatique» (Debray, 2017, p. 91).

Dès la fin de la deuxième guerre mondiale, les langues européennes commençaient à perdre leurs poids, leur valeur, elles ne font plus foi; à savoir le français. Tant que les textes des traités de paix internationales sont envahis par l'anglais, cela veut dire que l'identité culturelle et politique de l'Europe était en train de périr. La langue des peuples est la marque la plus essentielle et la portion la plus cruciale de leur identité «la langue, c'est 80% de l'identité française» (Debray, 2017, p. 80). Cette identité s'anéantit, se remplace par une autre identité, c'est-à-dire une autre culture. La demeure de l'homme, selon les propos de Heidegger, se détruit. Les européens sont obligés dès lors à habiter une autre demeure, embrasser une autre culture, une autre identité: il s'agit au précis d'une sorte du dépouillement de l'identité européenne. La perte identitaire des peuples signifie sans doute la perte de leur force, leur puissance, et leur essence. Les européens deviendraient plus tard américains, ou américanisés.

Il suit de là qu'un nouveau monde renaîtra du Nouveau Monde, et que l'apparence générale du monde changera de fond en comble. Quand une civilisation se prépare à dominer le monde, elle prend son début là où l'ancienne civilisation, celle qui est en passe d'agoniser, a fini. Les cendres de la Civilisation-Rome feront la naissance de la civilisation américaine. Et tant que le propre de toute civilisation est la guerre, l'expansion, la colonisation, l'Amérique dès l'aube de

la fin de la guerre mondiale déclare sa guerre: une guerre douce, pacifique qui détruit plus sauvagement que la précédente. Ce qui est dangereux dans une guerre civilisationnelle, c'est qu'elle efface l'essence de l'homme d'autres civilisations.

Cela va de soi, la colonisation culturelle, civilisationnelle et identitaire est la plus horrible des colonisations, elle est capable de tuer des générations, d'effacer l'existence des peuples et de les déraciner de leurs racines. La fin de la guerre donc n'est que, selon les propos d'Héraclite, le commencement d'une autre. La seule loi qui dirige et commande le mouvement de l'histoire est la guerre.

«Pensons à Héraclite, par lequel la lutte est la règle du monde et la guerre est la mère commune et la maîtresse de toute chose. Ou pensons à Hobbes, pour qui dans sa condition naturelle, l'homme est le loup de l'homme» (Eco, 2011, p. 495).

De guerre en guerre, les civilisations s'effondrent, les puissances politiques et militaires disparaissent, le monde change par conséquent de visage, d'image et de paysage. Toute guerre est destructrice, mais la paix aussi n'est pas une panacée: toute paix n'est qu'une préparation à la guerre, donc toute paix n'est qu'une autre facette de la guerre. L'inspirateur de Régis Debray en philosophie, en politique et en futurisme, Paul Valéry, décrit lucidement cette situation disant:

«La paix est peut-être, l'état de choses dans lequel l'hostilité naturelle des hommes entre eux se manifeste par des créations, au lieu de se traduire par des destructions comme fait la guerre» (Valéry, 2016, p. 23).

En effet, la fin de la deuxième guerre mondiale donne une occasion à ne pas rater aux Etats-Unis de l'Amérique pour établir la paix dans le monde et, partant, de commencer la guerre: la guerre des créations, des rivalités militaires, économiques et diplomatiques. Ce qui donne à cette nouvelle puissance l'opportunité d'apparaître comme la seule civilisation qui possède le bâton magique pour imposer la paix, conduire le monde, et diffuser partout dans le monde ses valeurs, ses croyances et son mode de vie.

3.2 Naissance de l'Amérique

Quand une civilisation domine le monde, cela se fait sur tous les niveaux. Une civilisation est totalitaire; c'est un modèle à suivre à bien des égards. Tout Etat voulant se défendre contre la nouvelle invasion se considérera comme étant arriéré et barbare, car il sort de la mode et se replie sur son histoire ancienne; une civilisation qui ne présente rien de nouveau au monde est vouée à l'extinction.

«En 1946, avant le plan Marshal, les Etats-Unis lancent le programme Fulbright pour la reconstruction intellectuelle de l'Europe. 1948, promulgation de la Déclaration universelle des droits de l'homme, l'horizon moral de notre temps» (Debray, 2017, p. 93).

L'expression «programme intellectuel», mentionnée par Régis Debray, manifeste bien les dessous de l'Oncle Sam; Le titre adopté par le penseur américain Noam Chomsky pour son livre intitulé: *les dessous de l'Oncle Sam*, dans lequel le penseur a décrit avec plus détails le programme posé par l'Amérique pour dominer le monde. Refaire le programme d'un pays, cela signifie le faire détourner de son passé, de son histoire, de son identité. L'Europe qui a été le berceau des Lumières, le mouvement intellectuel et philosophique qui a éclairé le monde entier, qui fut l'honneur et la gloire des européens, se trouve dans ce cas dans une phase décisive de sa vie.

L'honneur et la grandeur de l'Europe annoncent clairement leur déclin. Tout un héritage philosophique, scientifique, littéraire, politique et diplomatique sera dès lors bouleversé, inscrit dans le passé, il deviendra souvenirs enterrés sous les décombres de l'histoire. Il sera un objet de nostalgie; les européens le pleureront et le déploreront. La culture générale du monde sera dorénavant américaine. L'esprit et le psychisme du monde deviendront américanisés. L'Europe qui était donatrice sera maintenant donataire: consommatrice tout simplement. Bien qu'elle ait une grande histoire, scellée des victoires, des conquêtes, des inventions dans tous les domaines, l'Europe deviendra culture parmi d'autres et non plus civilisation.

La force de la civilisation américaine réside dans le fait de jouer sur les fibres sensibles des peuples. Elle fait semblant de défendre les droits de l'Homme, l'indépendance des pays, les différences culturelles

au sein des communautés, les droits des femmes, entre autres. Ce qui a donné une forte légitimité à cette nouvelle civilisation de régner le monde, puisqu'il s'agit d'un autre mode de vie prometteur, novateur et créateur. *A contrario*, l'ancienne civilisation doit, selon les lois de l'Histoire, disparaître et se présenter sous formes d'un ensemble de cultures qui défendent leurs différences, leurs spécificités et leurs singularités. Car, selon Régis Debray, «le rôle-titre sur la scène du monde dure cinq siècles» (Debray, 1997, p. 99). Toute civilisation a son temps de naissance et de décadence, cinq siècles est l'âge moyen des civilisations, après viendra la vieillesse et la mort. Mais, toujours selon le même philosophe, une civilisation doit avoir un héritage bien construit à travers le temps. Ce qui manque à l'Amérique. Cette dernière n'a que de l'espace, elle est privée du temps: c'est-à-dire de l'Histoire. «Il a trois fétiches: l'espace, l'image et le bonheur» (Debray, 1997, p. 101).

Pourtant, l'héritage ancien n'est plus le champ de bataille de l'Amérique, car elle n'a rien à transmettre au monde, mais elle invente sur-le-champ de nouvelles valeurs. Les valeurs du bonheur, de l'égalité, de l'indépendance. Ces valeurs sont poussées et encouragées par la nouvelle ère qui vient de dominer le monde: c'est l'ère de la communication. L'Europe jouait auparavant sur la transmission, c'est-à-dire le transport des informations à travers le temps. L'Amérique, qui occupe le devant de la scène des moyens de communication, s'affaire à faire les ponts entre tous les continents du globe pour répandre sa nouvelle vision du monde. La communication est donc le maître-mot de cette nouvelle civilisation.

«Il n'est pas étonnant que la plus communicative des civilisations ait porté à leur meilleur l'art et les techniques de communications» (Debray, 1997, p. 114).

La civilisation américaine, tant qu'elle n'a pas d'histoire à transmettre pour impressionner le monde, use et abuse des moyens technologiques de la communication. La communication et la transmission sont deux concepts antagonistes selon Régis Debray. Le premier sert l'immédiat, le second le construit. Deux camps de guerre qui ne sont pas égaux. Les moyens de communications démolissent l'Histoire, l'héritage, l'identité des peuples. Ils tendent à leur présenter

un nouveau monde rempli de nouvelles valeurs: les valeurs communiquées, non celles transmises. Il s'agit ici d'un point de force de l'Amérique. Au temps où les peuples commencent à tourner le dos à l'Europe, ils trouvent adéquates les valeurs américaines qui insistent sur l'ouverture sur le monde entier. Mais, cela amène à ce que l'on appelle l'aliénation, la perte des identités bien construites à travers l'Histoire. Le sens se construit sur le coup, il ne se transmet plus.

Le passé ne compte plus, seul le présent a du poids et de la force. *L'avoir* n'est plus mis en jeu, seul *l'être* est gagnant. Debray fait attention ici à l'avenir d'une humanité privée de sa mémoire, de son passé. Et un peuple sans passé n'aurait plus sa propre vision de l'avenir. «Une humanité privée de mémoire et de projet se condamne» (Debray, 1997, p. 120). Le propre de la civilisation américaine, selon le philosophe, c'est qu'elle commence du degré zéro de l'Histoire de l'humanité pour créer à sa guise une autre histoire et la présenter aux peuples comme étant la plus fiable, la plus raisonnable et la plus prometteuse.

«L'avoir prenant place dans l'étendue et l'être dans le temps, le spatial pousse à compléter l'acquis en lui ajoutant du neuf, et la patine du temps, à accomplir le déjà-là, pli sur pli, figolage à domicile, dentellière en chambre, histoire de l'histoire, peinture sur la peinture, littérature sur littérature, tout au deuxième degré» (Debray, 1997, p. 120).

Temps et espace, le construit et l'immédiat, la communication et la transmission, telles sont les notions qui entrent en conflit cette fois-ci. L'Amérique voulait partir du rein, ce que l'on a déjà appelé le degré zéro pour construire le monde selon sa façon de le penser. Tout ce qui est construit à travers les temps, comme connaissances et cultures générales des pays, sera sans doute négligé. A partir de ces temps-là, tout est nouveau, et le nouveau est toujours impressionnant. L'Amérique danse sur les cadavres des grands penseurs du monde: les maîtres de la connaissance n'exercent presque aucune influence sur le monde. Ceux qui inspirent le monde sont ceux qui détiennent les moyens de communication. La communication gagne l'espace, la transmission le temps.

Via la technologie, l'Amérique a gagné l'espace, elle est montée sur la Lune, elle s'est préparée à gagner

Mars, et autres planètes. L'Amérique a surpris le monde, et tout le monde était ébahi par sa nouvelle culture et sa puissante civilisation.

«Ce qui a fait gagner la lune à l'Amérique, en attendant la planète Mars, lui a fait perdre toutes les guerres qu'elle a livrées à terre depuis un demi siècle. Le cosmos vaut bien quelques collines perdues. Nous, les Européens, en loyaux et bons alliés, nous ne sommes pas allés sur la Lune, mais nous perdons ces mêmes guerres aux côtés de notre chef de file, avec les mêmes méthodes et les mêmes illusions. Ce n'est pas gagnant-gagnant» (Debray, 1997, p. 123).

Il est à noter en outre que l'événement majeur qui a mis fin à la guerre froide, selon les historiens, était le moment où l'Amérique a mis pied sur la Lune, ce qui a inauguré selon les spécialistes une nouvelle phase de l'histoire de l'humanité. Le temps n'est plus important, ce qui importe beaucoup en ce moment est l'occupation de l'espace. Forte est une civilisation qui a gagné l'espace, faible est une civilisation qui se nourrit encore de l'Histoire, du passé, de l'héritage. L'Amérique a perdu quelques guerres sur terre, mais elle a gagné la plus grande des guerres, c'est celle de l'espace. Dès lors, toutes les puissances du monde ont levé les drapeaux blancs devant la victoire et la gloire de l'Amérique. Ainsi, la nouvelle civilisation donne à consommer au monde une image d'une grande et gigantesque civilisation qui est, qu'on le veuille ou non, la seule puissance, invincible qui soit, qui est à même de conduire tous les Etats et toutes les puissances du monde vers sa direction à elle seule.

4. L'image et l'américanisation du monde

Il est loisible de remarquer, selon les études historiques et culturelles, que toutes les civilisations qui ont précédemment dominé le monde au passé s'étaient focalisées sur une arme servant à entrer dans l'Histoire, dans la mentalité et le psychisme des personnes. L'Amérique, puisque sa civilisation coïncide avec le développement des moyens de communication dont elle était elle-même la figure de proue, se focalise sur le travail et l'effet de l'image sur le monde et les personnes.

L'image pour l'Amérique est une arme douce qui blesse de l'intérieur sans faire couler du sang de

l'extérieur. Elle concerne et cible directement la sensibilité, la psychologie, le goût des peuples, puisqu'elle est un art. L'art est une des armes de colonisation pour ainsi dire.

«L'Amérique est entrée dans l'histoire et dans nos cœurs par l'image; elle a la fibre optique. L'Europe dans l'histoire et nos cerveaux par des écrits; elle a la fibre logique. Les héros du Nouveau Monde ne sentent ni l'encre ni la térébenthine. Ils sont sur pellicule. Buffalo Bill ne s'est pas distingué par son autobiographie, mais par ses exhibitions. On ne connaît pas d'essais politiques signés Franklin Roosevelt. Le président Kennedy n'a pas laissé de journal ni de correspondances; et ne parlons pas de ses successeurs. Enlevez à de Gaulle ses mémoires de guerre et à Napoléon le mémorial de Sainte-Hélène, le mythe sera incomplet, et la transfiguration boiteuse» (Debray, 1997, p. 124).

Régis Debray, dans la perspective de la médiologie, a divisé les ères du développement de l'histoire culturelle de l'humanité en trois phases essentielles: la logosphère; qui concerne la parole, la graphosphère; qui se base sur l'écriture, et en fin la vidéosphère qui se focalise sur l'image et la vidéo. Historiquement et chronologiquement, l'apparition de la civilisation américaine concorde remarquablement avec la dernière phase. Donc son outil de s'exhiber et de se présenter était l'image.

Si l'Europe interpelle la raison, si elle cible la logique et le rationalisme chez les peuples par sa philosophie, ses sciences et ses discours politiques, l'Amérique *a contrario* s'use de l'apparence qui interpelle le fond, les cœurs, les psychismes des hommes. L'Europe cherche à convaincre pour vaincre via la langue: la littérature, la philosophie, les récits historiques. L'Amérique en revanche cherche à vaincre pour convaincre. La nouvelle civilisation a donc besoin d'une image à donner au monde. Et l'image est un argument bien fait, tout fait qui n'a pas besoin de discours. Ce qui est plus important dans l'image c'est qu'elle est lisible partout et par tous. Le langage de l'image est universel, c'est un outil de communication dépourvu de langue.

L'Europe avait besoin des élites, de *l'intelligentsia*, de bons lecteurs, des gens érudits et cultivés pour dominer le monde. Cette condition rend la tâche

dès lors un peu difficile puisque rares sont les gens qui s'adonnent à la lecture. L'Amérique diffuse ses images et elles sont lues par tout le monde. Elles n'ont pas besoin de codes, de techniques de lecture, d'astuces de compréhension, elles ont tout simplement besoin d'un œil qui les regarde. Ci-gît la différence. L'une doit fournir beaucoup d'efforts pour diffuser ses valeurs, l'autre les diffuse par un simple moyen qui est lisible et accessible par tout le monde. L'ère de la vidéosphère a donné privilège à l'Amérique au détriment de l'Europe. Les stars de l'Amérique sur le cinéma se présentent comme étant des monstres, des forces invincibles: une star est une image résumant la force de l'Amérique, et ainsi l'Amérique occupe la psychologie des personnes.

Les armes ne sont pas semblables, les camps ne sont pas égaux. On assiste à un changement des rapports de force au profit de l'Amérique, ce changement a renversé le monde entier et la lumière cette fois-ci vient de l'Amérique non plus de l'Europe. L'image, le cinéma, la vidéo, la télévision ont focalisé l'attention du monde sur l'apparence pour dire que la civilisation américaine est une civilisation des apparences.

«Le cinéma a créé les Etats-Unis, pour lesquels c'est beaucoup plus qu'un moyen d'influence. C'est l'origine de leur puissance. Trump, comme naguère Reagan, est le shérif du film. John Wayne aux manettes» (Debray, 1997, p. 124).

Toute civilisation cherche à dominer le monde, les outils pour le faire sont différents d'une civilisation à autre. Chacune d'elle, à travers toute l'histoire s'était développé une arme quelconque servant la diffusion de ses valeurs. Pour l'Amérique, son apparition est accompagnée d'une série de changements qui ont touché à l'art. Ce dernier est dès lors universalisé puisqu'il est déshistorisé. Il est détaché de son passé, il a commencé du degré zéro.

«Les images numériques frappent pour aspect a-cosmique et anhistorique (...) la force de l'expansion de l'outil symbolique, le caractère international du langage binaire, est aussi sa faiblesse» (Debray, 1992, p. 391).

L'image n'a donc pas d'histoire, elle a un événement, un fait, un objet comme support, un message à

transporter. Ce qui a de l'histoire est toujours soumis à un parcours de développement chronologique. Pourtant, l'ère de la vidéosphère ne se réfère pas au passé, puisque l'Amérique n'a pas du passé selon Régis Debray, mais elle se projette directement dans le présent.

Sur ce point, Régis Debray évoque la dialectique conflictuelle qui attache la communication à la transmission. L'Europe exerce la transmission; car elle a toute une mémoire historique à transmettre aux autres peuples, aux nouvelles générations, tandis que l'Amérique sert et se sert de la communication puisque c'est elle qui a développé et mené à termes les outils qui la servent.

«Qu'est-ce que communiquer? Transporter une information à travers l'espace. Qu'est-ce que transmettre? Transporter une information à travers le temps. La communication a rangé, harcelé, puis finalement phagocyté la transmission, comme l'esprit d'Amérique, l'esprit d'Europe» (Debray, 1997, p. 114).

La transmission est la tâche exercée par la graphosphère, la communication par la vidéosphère. La première cible l'héritage lourd, le construit, le bâti, la seconde le chaud, l'immédiat. Ainsi, l'Amérique s'empare des moyens de la communication pour communiquer ses valeurs, son mode de vie, son image au monde. Elle a réussi à détourner le monde de son histoire et lui présenter une autre toute faite, vite construite. A chaque instant, l'Amérique communique car la communication se base sur l'information. L'Europe transmet, et la transmission transporte ce qui est construit: la tâche a besoin du temps et des efforts.

En pleine ère de la vidéosphère, le passé de l'humanité commence à se banaliser et son présent à se valoriser. Tout le monde s'attache à l'ici et le maintenant. Ici veut dire dès lors le monde entier, le maintenant le moment qui coule, le présent chaud. L'Amérique a réussi à mettre tous les pays du monde dans le même navire: tout le monde se contente de suivre l'actualité du monde, aucun événement ne doit être raté, les individus sont pour toujours attachés aux machines de l'information. Ces machines sont américaines, ce qui en sortent bien évidemment sera, à son tour, américain.

«Le Smartphone qui met le cliché à la portée de tout un chacun, et son transport d'un bout de monde à l'autre, via les réseaux sociaux, à la portée d'un clic, entament un transfert en sens inverse de l'hémisphère gauche à l'hémisphère droit du cerveau» (Debray, 1997, p. 114).

La nouvelle civilisation incite les hommes à beaucoup consommer l'information, l'image, la vidéo, elle n'aime pas les lettres, puisqu'il s'agit d'une civilisation de l'apparence, de l'extérieur. Ladite civilisation est caractérisée par sa capacité de vider les âmes et rediriger les hommes vers un monde de la vitesse promu par la technique, les machines. Ainsi, un homme creux est un cadeau de la machine, facile à le remplir, à le fasciner, à l'aliéner, à le pousser à abandonner, sinon même à se moquer de son passé «la vie intérieure, cela ne rapporte rien parce que cela ne se montre pas» (Debray 1997, p. 131). Il en découle que le vu démolit le lu, l'apparence sape l'essence, l'immédiat prime le construit. On assiste à une civilisation qui se rénove à chaque instant, qui se développe et change d'apparence en tout moment, en gros, une civilisation de la vitesse qui ne connaît pas de pause ni repos.

Régis Debray, dans sa médiologie, met le doigt sur l'effet de la technique sur les cultures et les civilisations. Toute nouveauté technique et technologique affecte bien évidemment la mémoire de l'humanité, toute invention dans ce domaine est une action, son effet sur la mémoire et la culture humaines en est une réaction. Selon le même philosophe, toutes les médiasphères ont toujours servi la transmission culturelle de génération en génération. La tâche du médiologue sur ce point est de détecter ce qui est fait, le comment faire, ce qui a changé, ce qui a persisté.

«Médiologue s'appelle celui qui scrute ce que chaque invention technique transforme de l'être humain. Ce qu'elle fait à son œil, à ses mains, à son âme. Cette petite curiosité a beaucoup de pères fondateurs, vous n'avez devant vous qu'un arrière-petit-cousin. Un ancêtre majeur, pour nous, c'est Walter Benjamin qui a écrit: «on s'était dépensé en vaines subtilités pour décider si la photo était ou non un art, on ne s'était pas demandé si cette invention même ne

transformait pas le caractère général de l'art»» (Debray, 1999, p. 147).

Pourtant, principal fondateur de la médiologie, Régis Debray annonce une crise d'un changement radical du monde de l'homme. Rien n'est plus comme auparavant. Toutes les valeurs anciennes sont anéanties puisque rien ne se transmet plus, tout se communique. La révolution numérique fait de l'être humain un simple consommateur, un être avide mais vide du sens, du passé, un être criblé, saturé et asphyxié par les détritrus instantanés de la consommation. Pour l'homme de maintenant, tout est maintenant. Tout se construit et se détruit en même temps dans le présent. Il s'agit donc d'une ère d'une humanité déracinée, perdue et que le présent capture et traite en otage. Personne ne comprend plus son temps, tout le monde est aveuglé par la vitesse de la consommation des informations.

L'image numérique constitue un des problèmes qui dérangent la transmission culturelle selon la médiologie. Ladite image n'a pas pour objectif de construire, mais de détruire et de faire oublier aux hommes leur identité, leur mémoire et leur héritage. Les images exposées sur les écrans se tuent les unes les autres. Toute image consommée perd sa valeur et se trouve immédiatement remplacée par une autre, plus nouvelle, plus chaude, et ainsi de suite. L'être humain ne fait dès lors qu'ouvrir ses yeux pour recevoir les images, il n'a même pas du temps pour les analyser, pour les comprendre ou les interpréter. C'est une course sans arrivée, une perte certaine, une déshumanisation de l'homme poussée par la machine.

«L'instantanéité – images-sons et données circulant à la vitesse de la lumière – décourage la quête du sens, relâche la tension des attentes. C'est trivial: quand on peut être partout à la fois, on n'a plus envie d'aller nulle part» (Debray, 1991, p. 382).

L'Amérique profite de cette course des images et des publicités pour détourner le monde de son passé et, par conséquent, le diriger là où elle veut: vers une destination inconnue, vers le chaos, vers le non-sens de l'existence. L'ère de l'image était donc une opportunité favorable pour les américains afin

de vider l'histoire du monde de son contenu. Une histoire lourde, bien construite, très riche qui donne sens aux européens et autres pays du monde prennent son envol au crépuscule. Les européens sont toujours fiers de leur héritage philosophique, scientifique, littéraire et politique; mais ils seront dès lors sans père ni repère. Il s'agit au précis d'un génocide culturel, civilisationnel et identitaire que l'Amérique est en train de commettre.

Pourtant, les jeunes générations que normalement la médiologie veut cibler par son processus de la transmission culturelle reçoivent à cœur ouvert et avec joie ses transformations radicales du paysage culturel et intellectuel du monde. Le nouveau monde que l'Amérique leur a offert est facile, accessible, heureux et à la portée de tout le monde. Auparavant, pour que la personne ait une valeur dans sa société, pour pouvoir vivre digne, elle a forcément besoin d'avoir une somme de savoirs, de connaissances, de codes unanimement reconnus comme étant le minimum de ce que l'on appelle la culture générale. Aujourd'hui, cette culture générale n'a aucune importance. Il suffit de savoir faire fonctionner les machines de communication, faire de bonnes images, publier sur les réseaux sociaux des vidéos, et ainsi se faire paraître.

Sur ce point, les sociétés sont touchées profondément dans leurs structures archaïques, anciennes, les générations se renversent les unes les autres. Le conflit des générations n'est plus le mot spécifique et adéquat servant à indiquer notre siècle, il est remplacé par le renversement des générations. Les parents et les grands-parents ont levé les drapeaux blancs face à l'envahissement de la nouvelle culture. On peut fréquenter des intellectuels, des écrivains, des penseurs qui ne savent pas comment fonctionnent les machines de communication (smartphone, ordinateur, télévision...). Les jeunes générations, au contraire, se portent bien en pleine révolution médiatique, elles maîtrisent bien les techniques de cette nouvelle technologie. Un petit enfant peut apprendre à son père comment faire fonctionner son téléphone portable. Les anciens n'ont plus d'effet sur les nouveaux, les premiers sont des apprenants, les seconds des enseignants. La médiologie est vaincue pour sûr face à ce nouveau phénomène.

Nos anciens sont les gardiens de notre culture, de notre identité, de notre essence. En effet, les maîtres

cette fois-ci doivent beaucoup apprendre pour comprendre le nouveau monde. Tant que les cultures se rencontrent, les frontières s'effacent, l'uniformité est donc le maître-mot. Ainsi les mondes différents deviennent-ils un seul monde: les différences disparaissent, les identités s'anéantissent, les particularités se démolissent. Le monde est un seul village dont les villageois se rencontrent sans se connaître.

Arjun Appadurai (Appadurai, 2013, p. 79) explique:

«Les objets culturels, qui incluent les images, les langages et les styles de coiffure, franchissent de plus en plus vite les frontières régionales et nationales. Cette accélération est une conséquence de la vitesse et de la dissémination d'Internet, qui s'accompagne en outre d'une multiplication simultanée des voyages, des médias transculturels et de la publicité mondiale».

Le passé s'inspire du présent; c'est une contradiction, nos ancêtres sont enterrés vivants, ils sont incapables de mener leur vie sans se référer à l'histoire, au passé, aux savoirs, aux connaissances, à la culture de leur mémoire; ce qui est dorénavant inutile et vain. Les jeunes générations ont mal à fouiller dans l'histoire de leur culture, elles abritent uniquement le présent. L'histoire est toujours lourde, trop chargée, elle fatigue. «Les peuples heureux n'ont pas d'histoire» (Debray, 1997, p. 139). Le monde nouveau commence à tourner le dos à son histoire et à vivre son instant, il tend à remplacer le jadis par le maintenant, le lu par le vu, le faire par le jouir, et ainsi a-t-il tendance à revivre son enfance. Le monde américain est enfant, la civilisation américaine est une fillette qui se réjouit de découvrir son corps, sa beauté, son attraction: l'image est un moyen de se montrer. Donner à consommer et faire oublier est le slogan de cette nouvelle civilisation: elle est donc paresseuse mais heureuse.

5. Conclusion

Le livre de Régis Debray, *Civilisation*, nous présente une description minutieuse d'un monde déboussolé qui tend à se métamorphoser complètement. La nouvelle civilisation qui vient de dominer le monde est si différente, il s'agit d'une civilisation qui colonise le monde entier sans faire couler de sang: sans guerres, sans colonisations effectives, sans force oppressive.

C'est une colonisation voulue et souhaitée par les nations et les pays selon l'expression de Régis Debray.

Cette colonisation du monde s'effectue via tant de moyens dont est dotée cette nouvelle civilisation. La quête du bonheur est la première arme dont se sert l'Amérique pour attirer l'attention des peuples du monde entier. Tant que les hommes étaient fatigués par des guerres mondiales, des destructions massives, des guerres civiles, des conflits, des haines, des ressentiments, l'Amérique était mise en relief comme l'alternative prometteuse, comme une jeune civilisation qui a quoi apporter au monde pour faire régner le bonheur, la paix et la prospérité après la fatigue et la vieillesse de la civilisation-Rome.

Cependant, l'Amérique comme civilisation n'a pas pour premier objectif de servir ce monde las et fatigué, mais elle a à contrario des intentions autres, une volonté de dominer le monde s'exprime clairement par ses actes et ses interventions dans les pays. Ainsi l'Amérique se dissimule-t-elle derrière des prétextes et des alibis et s'affaire à achever son projet. Dès la fin de la première guerre mondiale, un monde nouveau commence à voir le jour dont l'Amérique est la force constructrice. Les langues européennes perdent leur poids politique et diplomatique, elles se remplacent par l'anglais: les discours des rencontres, des traités et des congrès dès lors se présentent en anglais, par conséquent, les identités européennes s'effritent peu à peu, les cultures prennent position de la défense: l'Europe ne se projette plus hors d'elle-même, elle se replie *ipso facto* sur elle-même pour essayer de garantir ses différences et ses spécificités. En effet, abandonner le champ de bataille, quitter la position offensive, signifie cesser de faire civilisation. Tel est le cas de l'Europe.

L'Amérique est cette fois-ci une seule et unique civilisation qui s'empare des affaires, des préoccupations, des soucis, des stratégies et de la construction de l'avenir du monde. Elle est sans rivale aucune.

Encore l'ère de la vidéosphère qui est trait de chance de l'Amérique est-elle à sa faveur, elle est l'arme féroce et invincible qui cible, à travers l'image, l'imaginaire des peuples. La civilisation de l'image supprime les imaginaires du monde, leur héritage, leur essence: elle est au sens précis une civilisation de l'apparence qui dénie toute substance et toute profondeur. Cette époque-là marque le début de l'histoire d'un monde sans histoire: un monde qui

commence du degré zéro et qui y vit toujours puisque l'Amérique n'encourage plus le construit, mais l'im-médiat, le creux.

Construire une civilisation à partir du rien était le projet de l'Amérique. Ce projet est bien reçu, avec joie et bonheur, par nos jeunes générations: les générations de show. La technologie américaine de la communication a impliqué le monde dans une course de consommation sans fin. Et ce qui est dangereux dans ce processus de consommation, c'est que, plus on consomme, plus on a soif d'encore davantage consommer. Tout comme l'eau de la mer, plus on en boit, plus on a soif.

L'histoire, Madame H, pour reprendre les termes dont se sert Régis Debray lui-même, nous apprend à travers ses annales que les civilisations, toutes les civilisations du monde, sont mortelles. La mort et la naissance est la loi de l'histoire: tout ce qui est né doit un jour mourir. Le métabolisme est le propre des civilisations. On n'a plus rien à pleurer ou à déplorer. La civilisation-Rome a transmis son bien au monde, et c'est le temps de s'écarter du paysage général du monde pour prendre suffisamment son temps de mourir.

Références

- [1] Appadurai, A. (2013). *Condition de l'Homme Global*. Editions Payot & Rivages.
- [2] Debray, R. (2017). *Civilisation, comment nous sommes devenus américains*. Editions Gallimard.
- [3] Debray, R. (1992). *Vie et mort de l'image, une histoire du regard en Occident*. Editions Gallimard.
- [4] Debray, R. (1999). *Croire, voir, faire*. Editions Odile Jacob.
- [5] Debray, R. (1991). *Cours de médiologie générale*. Editions Gallimard.
- [6] Deleuze, G. & Guattari, F. (2005). *Qu'est-ce que la philosophie?* Les Editions de Minuit.
- [7] Eco, U. (2011). Sur la Paix et la Guerre. In Pichon, A. & Sow, M. (Dir.), *Le renversement du Ciel, Parcours d'anthropologie réciproque*, pp. 9-14. CNRS Editions.
- [8] Freud, S. (2010). *Le Malaise dans la Civilisation*. Editions Points.
- [9] Morin, E. (2011). *Mes philosophes*. Editions Germina.
- [10] Shayegan, D. (2001), *La lumière vient de l'occident*. Editions de l'Aube.
- [11] Valéry, P. (2016). *La Crise de L'Esprit, suivi de Note (ou L'Européen)*. Editions Manuscrits.

Bio

Brahim Mouradi, né le 21/03/1990, au Maroc, province de Midelt. Professeur de français au secondaire qualifiant, doctorant à l'Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Dhar-Mehraz USMBA-Fès- Maroc. Il a obtenu une licence fondamentale en lettres françaises, un Master en littérature et interculturelité en méditerranée à la Faculté polydisciplinaire d'Errachidia. Ses recherches portent sur l'interculturalité, le dialogue des cultures et des civilisations, la médiologie, la communication, l'image et l'art dans la philosophie du philosophe français Régis Debray. Il mène actuellement sa recherche de doctorat sur le thème de l'Image et la communication, de l'Individu à la Civilisation, dans l'œuvre sélective de Régis Debray. Il a participé à quelques rencontres et communications académiques nationales et internationales. Il publie des articles académiques dans des revues marocaines, des articles journalistiques dans des journaux quotidiens marocains portant sur la littérature, la philosophie et le soufisme.